



HAL
open science

Ambiances de ressourcement

Virginie Milliot

► **To cite this version:**

Virginie Milliot. Ambiances de ressourcement. Fabrique du sensible & mutations des espaces habités, Ambiances Architectures Urbanités, Nov 2022, Grenoble, France. <hal-04410339>

HAL Id: hal-04410339

<https://hal.science/hal-04410339v1>

Submitted on 30 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

« Ambiances de ressourcement »

Virginie Milliot

Publié en 2023 sur : <https://rencontreaau.hypotheses.org/1302>

Pour aborder à la question de la part sociale et culturelle des ambiances, je propose de partir du quartier de la Goutte d'Or à Paris et de réfléchir au sentiment de « ressourcement » que des habitué-e-s expriment ressentir au contact de ce quartier.

Se ressourcer à la Goutte d'Or

Cet espace entremêle plusieurs « centralités immigrées » : Barbès - le quartier arabe de la capitale depuis les années 1960 - Château Rouge - l'un des principaux archipels de l'Afrique à Paris depuis les années 90- et « little Jaffna » -le quartier tamoul à l'est du périmètre depuis une vingtaine d'années. Ces territoires font partie d'une cartographie imaginaire de Paris, vu d'Alger, de Dakar ou de Bamako, où leurs noms résonnent comme des territoires familiers. Ils constituent des espaces de ressourcement pour des générations successives d'immigrés qui viennent de toute la région Ile-de-France pour acheter des produits leur permettant de retrouver le gout du pays [Raulin, 1990] des journaux, de la musique et tout un ensemble d'objets que l'on ne trouve que dans ce quartier.

Maria Anita Palumbo (2014) a élaboré une typologie des « figures de la rue » de ce quartier et proposé de regrouper sous le nom de « ressourcer » celles et ceux qui le pratiquent parfois quotidiennement pour revenir aux sources d'une ambiance. Un de ses interlocuteurs, Malik étudiant sénégalais, lui résume ainsi sa vision du quartier : *« les gens sont ici, mais ils peuvent vivre au Sénégal tout le temps, avec la télé, la musique, les journaux qu'on vend ici, finalement il y a tout. Il y a vraiment une vie que les gens se constituent qui fait que du point de vue temporel, les gens ici vivent dans le temps sénégalais »* (Palumbo 2014 : 225). Des boutiques et restaurants constituent des lieux de rencontres pour des personnes originaires de différents pays. Ce sont des espaces où l'on peut retrouver des compatriotes, débattre dans sa propre langue de ce qui se passe au pays, partager des événements politiques ou sportifs qui n'ont pas ou peu d'écho dans l'espace médiatique national et partager une temporalité religieuse -pendant le ramadan, les pâtisseries débordent sur la rue et le jour de l'Aïd transforme le quartier en fête. Pour le « ressourcer » le quartier est « un lieu de sociabilité dense, où il retrouve non seulement des produits matériels mais aussi des façons d'être ensemble qui constituent un ressourcement culturel et social » affirme Maria Anita Palumbo (2014 : 201). Tant et si bien que cet espace peut être considéré comme une sorte de milieu de substitution, pour apprendre à vivre « à l'africaine » raconte ainsi Madi : *« Tu sais mes parents m'ont envoyé plusieurs fois au Mali ou au Sénégal pour que je vive un peu à l'Africaine, c'est important pour eux. Ils ont fait leur vie ici, ma mère a des boutiques, mon père en a ici et aussi au Mali. Moi je suis né ici mais pour eux c'est important : je dois savoir comment on vit à l'Africaine, on ne se comporte pas de la même façon, comment je dirais... tu ne rencontres pas les gens de la même manière, tu ne salues pas pareil et tout ça. Donc il faut envoyer les enfants là-bas quoi. Et si tu n'as pas d'argent, tu fais en sorte qu'ils passent du temps à Château Rouge, tu les emmènes avec toi faire les courses quand ils sont petits, et puis ils vont grandir et ils viendront tout seuls. Et comme ça, quand ils vont en Afrique, ils ne sont pas dépayés »* (Palumbo 2014 : 227)

De quoi est faite cette ambiance de ressourcement ? Le témoignage précédent invite à écarter toute analyse trop rapide en termes de « références culturelles » (à moins de postuler l'existence d'une « culture africaine » ce qui d'un point de vue anthropologique est intenable). Il est par ailleurs frappant de constater que des personnes originaires de pays très différents ressentent dans ce quartier un même sentiment de ressourcement. J'ai rencontré de jeunes algériens qui me parlaient de leur rapport au quartier dans les mêmes termes que des Congolaises ou des Burkinabés, des Antillais ou des Marocains, et ce qu'ils aient grandi à la campagne ou à la ville. Pour avancer dans la résolution de cette énigme, revenons à Malik qui raconte à Maria Anita Palumbo sa découverte du quartier. « *Quand je suis venue dans le quartier, avant d'y habiter c'est une ambiance qui me rappelait la vie de quartier au Sénégal. Là-bas il y a une chose que tu ne trouves jamais ici à Paris : le soir les gens sortent, s'assoient devant les maisons, discutent font du thé, la vie n'est pas comme ici : une personne passe devant toi et tu lui parles, tu le salues, il rigole avec toi et il passe. Et ils ne sont pas des Sénégalais ces gens-là pourtant, ils sont ici quoi, pas que des Sénégalais. Et parfois même ça peut être des Français ou bien des nationalités qui ne sont pas africaines. Et je me dis (...) est ce que les gens quand ils viennent ici ils se départissent de ce qu'ils sont vraiment pour être dans l'ambiance du quartier ? Le temps qu'ils sont ici et pour rentrer dans une autre ambiance après ? Finalement je crois que c'est ça qui se passe et peut être que c'est normal, parce que tu ne te comportes pas dans le 18^e avec les amis sénégalais comme tu te comportes à la fac avec tes amis français qui sont dérangés pour peu de choses. (...) ici tu es moins censuré, tu te censure moins (...) à l'extérieur du pays et dans un milieu différent on censure beaucoup. C'est une règle de vie en société. Dans le quartier je bouge... je bouge pas comme ça au centre Pompidou. Mais pas parce qu'ils sont des Noirs, si c'étaient des blancs avec les mêmes comportements ce serait pareil, comme en Italie, c'est pas le fait qu'ils sont africains, mais comment ils occupent l'espace, comment ils vivent. Ça ressemble au pays où j'ai grandi, en courant dans la rue pieds nus à 7 ans » (Palumbo 2014 : 225-226). Le « ressourceur » retrouve dans ce quartier non seulement des espaces de « branchement » - matériels, symboliques et relationnels- avec son pays d'origine mais aussi des manières d'être ensemble et d'occuper l'espace public qui débordent très largement le périmètre des nationalités, analyse Maria Anita Palumbo. La texture de cette ambiance de ressourcement commence à se clarifier. Il s'agirait de quelque chose comme une forme de vie publique.*

Les caractéristiques d'une vie publique

Pour avancer, essayons de préciser les caractéristiques phénoménologiques de la vie publique de ce quartier pour celles et ceux qui viennent s'y ressourcer¹. Ces personnes expriment tout d'abord le sentiment d'y être dans un morceau de ville où elles ont droit de cité : « *ça se sent dans les regards, tu es à ta place* » -par contraste avec d'autres quartiers où elles

¹ Pour une analyse plus large de l'ambiance de la Goutte d'Or, intégrant d'autres perspectives d'habitants voir Milliot 2013.

ont le sentiment que les regards et attitudes des citoyens anonymes les renvoient à un statut d'étranger. Ce quartier est par ailleurs la scène d'une sociabilité publique qui a une force centrifuge. Les trottoirs y sont transformés en espace d'activités, de discussions et de commerce informel. La reconnaissance des « discriminants du rôle » du genre ou de l'ethnicité, d'une langue ou d'un ethos corporel (une manière de s'habiller, de marcher, de se comporter et de communiquer ses émotions) autorise des apostrophes et justifie des entrées en relation. Les « micro-territoires » (Toubon et Messamah 1990 : 46) nationaux et linguistiques sont ainsi sans cesse traversés et reliés par la dynamique de cette sociabilité publique.

Ces deux points nous permettent de mieux saisir la texture de cette ambiance de ressourcement : elle se tisse dans un environnement ressenti comme hospitalier. Mais cette hospitalité est d'une autre nature que celle, ordonnée à un principe d'accessibilité généralisée, des espaces publics urbains dont l'inattention civile est « la forme efficace » (Joseph 2007 : 217). Systématiquement définie par contraste avec une expérience urbaine courante, elle est synonyme non seulement d'accessibilité mais également de possible appropriation. L'hospitalité peut en effet être définie comme une « qualité qui se déploie au sein d'environnements appropriés, elle n'est pas seulement ouverture, mais aussi art de la clôture, qui rassure et génère le sentiment du chez-soi » (Stavo-Debaugé 2017). Cette définition générale ramenée à une autre échelle -quitte à tordre la pensée de l'auteur- nous permet de comprendre l'une des caractéristiques majeures de cette « centralité minoritaire » (Raulin 2009) : c'est un espace approprié par des générations successives d'immigrés où les nouveaux venus se sentent autorisés à prendre place.

L'émotion d'un « nous »

À présent que nous avons défini cette ambiance de ressourcement comme une forme de vie publique dans un environnement ressenti comme hospitalier, il nous faut essayer de comprendre plus précisément les expériences subjectives que recouvre ce sentiment : comment opère ce ressourcement par une ambiance ? Trop de personnes de nationalités et de parcours différents affirment retrouver dans le quartier une ambiance qui leur rappelle le pays pour que qu'une analyse en termes de « dispositions culturelles » ou même -dans une approche culturelle plus lâche- de « manière d'être à soi et d'être au monde » puisse nous aider à comprendre cette expérience urbaine partagée. Que recouvre ce sentiment de ressourcement ?

Un texte de Louis Quéré (2015) sur la nature et les formes de l'émotion collective, peut nous aider à avancer. Il y analyse différentes modes de partage des émotions et affects qu'il nous invite à spécifier. « On peut distinguer plusieurs modalités de partage des affects, dont les trois suivantes. La première est le cas où les affects se trouvent être, par hasard, simplement similaires. Il n'y a pas alors de constitution interdépendante ni de co-régulation des expériences individuelles. La seconde est celle d'un « patient intégré », où ce manque est comblé. La troisième est celle d'une « dilatation » de l'expérience personnelle jusqu'aux dimensions d'un collectif aux contours vagues » (2015 : 24). Cette troisième modalité me semble constituer une clef pour comprendre ce sentiment partagé par des citoyens qui se sentent par ailleurs déracinés, isolés et renvoyés à un statut d'étranger. La Goutte d'Or est un environnement où il leur est possible d'éprouver une émotion de « dilatation de l'expérience personnelle » selon différentes

modalités. Sur le mode de la plus simple co-présence tout d'abord comme nous l'avons vu plus haut. C'est un espace appropriable où l'on peut se sentir légitimement à sa place. Sur le mode de l'évidence partagée qui caractérise les *safe space* des groupes minoritaires également. On y rencontre des personnes avec qui l'on n'a pas besoin de tout expliquer, de tout justifier. Dans les espaces de sociabilité du quartier, une évaluation relativement similaire des situations minoritaires peut être partagée. Sur le mode plus complexe de la participation ensuite : dans le partage d'un événement vécu à distance (un match de foot ou une élection) on peut ressentir que sa propre émotion fait partie d'une émotion commune manifeste, « l'émotion d'un nous » dans laquelle l'émotion de chacun est constituée par « l'interdépendance générée par l'appartenance et l'identification au groupe » (Quéré 2015 : 6). Sur un autre registre, le partage d'une temporalité ou d'une fête religieuse (le ramadan, l'Aïd) permet également d'éprouver une appartenance collective à une autre échelle. De manière plus générale, la participation à des événements publics assurent « chacun que ses propres dispositions, attitudes et réactions ne sont pas idiosyncrasiques et lèvent l'incertitude sur le partage des évaluations, des interprétations et des repères collectifs » (Quéré 2015 : 34). Il est enfin un dernier mode que Quéré présente comme une émotion collective de haut niveau (en ce sens qu'elle ne limite pas le caractère collectif des émotions à la coprésence corporelle et à l'interconnaissance et laisse place à la médiation de l'imaginaire) : le *We-mode*. La Goutte d'Or est un quartier où des frontières ne cessent de se renégocier dans la pluralité, où se cristallisent des catégorisations collectives à géométrie variable qui sont des supports d'identifications renouvelées. Dans des pratiques aussi différentes qu'arpenter un quartier dans une foule anonyme où l'on se sent autorisé, chanter avec des compatriotes l'hymne de son club de foot un soir de victoire, partager une blague avec un inconnu dans un café, acheter des pâtisseries pendant le ramadan, etc. nous pouvons considérer que se joue une expérience comparable du point de vue des affects : le sentiment d'une « dilatation de l'expérience personnelle jusqu'aux dimensions d'un collectif aux contours vagues ». « Une telle dilatation du « je » n'est pas une fusion, car le « je » ne disparaît pas en s'élargissant, bien au contraire. C'est plutôt une nouvelle dimension qui est introduite dans « le souci de soi et de sa dignité » que peut avoir chaque personne : celle du souci de la *politeia* qui assure « son individuation par sa socialisation », pour reprendre l'expression d'Habermas (1993). » (Quéré : 26). On comprend dès lors la force de ce sentiment et l'attachement à cette ambiance qui permet aux déracinés de s'inscrire et de se projeter, de se sentir exister dans la trame de différentes interactions et mondes de relations, à l'horizon partagé de communautés imaginées.

Références bibliographiques

- Joseph Isaac, 2007, *L'athlète moral et l'enquêteur modeste*, Paris, Economica.
- Milliot, Virginie, 2013, « Pluralist Ambiance and Urban Socialization: Ethnography of the Public Space in the Goutte-d'Or neighborhood of Paris », *Ambiances. International Journal of Sensory Environment, Architecture and Urban Space*, 1 (<http://ambiances.revues.org/223>).
- Palumbo, Marianita, 2014, « Barbès, Château Rouge, Goutte d'Or. Ailleurs commence ici. Anthropologie d'un espace d'altérité dans Paris », thèse de doctorat d'Anthropologie sociale réalisée sous la direction de Michel Agier, EHESS, Paris.

- Quéré Louis, 2015, « Natures et formes de l'émotion collective », *Occasional Paper 32*, Paris, Institut Marcel Mauss, CEMS, EHESS.
- Raulin, Anne, 1990, « Consommation et adaptation urbaine. Des minorités en région parisienne », *Sociétés contemporaines*, 4, Décembre : 19-36.
- Raulin, Anne, 2009, « Minorités urbaines : des mutations conceptuelles en anthropologie », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 25 - n°3 | 33-51.
- Stavo-Debaugé, Joan, 2020, « De quoi (et pour qui) l'hospitalité est-elle une qualité ? » in Cloutier, S, S. Bourgault et S. Gaudet (dir.). *Les éthiques de l'hospitalité, du don et du care*. Ottawa : Presses Universitaires d'Ottawa.